

l'homme, après les défaites de la révolution en 1905-06, par un individualisme qui fait penser à Whitman. Korolenko raconte, dans un petit chef-d'œuvre, comment ressuscite une intelligence humaine qui semblait condamnée (*Le Musicien aveugle*). La gravité de cette question et l'importance de cette affirmation confèrent à la littérature russe une signification unique.

L'influence qu'elle exerce est donc légitime. Et, plus que tous les autres, les révolutionnaires ont besoin de la comprendre et de l'aimer. Car la question qu'elle pose dénote l'éternelle insatisfaction, la répugnance du bonheur médiocre, l'aspiration à sortir du cycle de la vie végétative ou purement animale de tant d'esclaves et de tant de maîtres, pour monter enfin à la vie humaine dont la justification ne peut évidemment résider que dans des affirmations d'énergies supérieures qui sont l'amour, l'intelligence et la volonté créatrices.

« Pour qu'on puisse vivre, dit le poète russe C. Balmont, l'univers entier doit être justifié. »

Quand on lit un poème de Blok ou une page de Razoumnik, il me semble qu'il faut, pour les bien comprendre, les situer dans l'ensemble de cette culture russe.

Et voici que survient la tempête révolutionnaire, attendue, pressentie, désirée par les meilleurs esprits de cette culture. Que vont devenir, dans la révolution, les écrivains russes ?

Ils étaient tous des écrivains de pré-révolution, des « Annonciateurs de la tempête. »

Léonide Andréiev avait écrit quelques chefs-d'œuvre très douloureux, inspirés par la bataille révolutionnaire : *Le Gouverneur*, *L'Histoire des sept pendus*, *Le Tsar-famine*, tragédie devenue maintenant la plus actuelle peut-être des œuvres maîtresses de la littérature russe. Il avait dans *Sava* esquissé à grands traits la lutte de l'esprit destructeur et de l'esprit religieux. Mais la révolution venue, Andréiev devant ses réalités quotidiennes s'affola. Depuis toujours, il demeurait enclin à désespérer de l'homme qui était surtout pour lui la brute humaine — et dont l'intelligence était toujours vaincue par la bestialité. Quand, à Pétrograd, les marins et les soldats, excédés par le plus dur, par le plus cruel des régimes que l'on ait jamais connus sur les vaisseaux ou dans les casernes, exercèrent sur leurs officiers l'impitoyable vengeance que les peuples furieux réservent toujours à leurs oppresseurs, Andréiev ne vit point, ne comprit point que la violence populaire, tout impulsive qu'elle fût, était l'expression sommaire d'une justice dont les malheureux avaient soif depuis des siècles. Il crut à la fin de toute civilisation. Il écrivit *S.O.S.*, l'appel antibolchevik reproduit à des milliers d'exemplaires par M. Bourtsév. Il devint un blanc. Quelques jours seulement avant de mourir isolé en Finlande blanche, il commençait à comprendre (lettre à Bourtsév, publiée par ce dernier) que la guerre civile contre la révolution était vaine et saignait inutilement le peuple russe.

A. Kouprine, dont viennent de paraître en français le *Duel* et la *Sulamite* avait décrit avec une pitié qui ne condamnait aucune faute pourvu que l'on vécût et souffrît, la médiocrité des petites garnisons, l'horreur sordide et banale de la prostitution (*le Fossé*). Tout ce qu'il produisait était pénétré du mépris de la vieille société. Et il

n'y avait dans ses livres qu'une double lumière également répandue sur toutes les victimes : bonté, pitié. Or, en 1919, lors de la première agression de Youdénitch contre Pétrograd, A. Kouprine, habitant Tsarkoïé-Selo, passait aux blancs. Puis, en Esthonie, cet « anarchiste chrétien » (comme il se qualifiait lui-même) rédigeait une odieuse petite feuille pour l'Etat-Major blanc. Puis, dans les journaux d'Helsingfors et dans la *Cause commune*, il publiait en un style ignoble, des « portraits » de chefs bolcheviks...

Autre « anarchiste mystique », ennemi de toute violence, le doux et sage Dimitri de Merejkovski qui nous a donné sur les « Tsars-fauves » quelques livres définitifs, Merejkovski, romancier, poète et philosophe, pendant ce temps collaborait avec les Editions du Soviet de Pétrograd. Mais bientôt, la frontière polonaise franchie, il allait dénoncer le bolchevisme comme l'*Antéchrist*, appeler de Varsovie l'intervention armée en Russie, combattre l'aide aux affamés, injurier Gorky, pour avoir demandé cette aide à tous les hommes de cœur. Avec Merejkovski, se déshonorait de la même façon sa femme, la poétesse — d'un grand talent — Z. Hippus.

Eugène Tchirikov avait décrit la vie de petite ville, la détresse morale des étudiants et des intellectuels qui étouffaient sous le poids de l'ancien régime. Eugène Tchirikov écrivit des brochures pour l'office de propagande du général Denikine.

Ivan Bounine, grand poète et grand romancier, dont on a publié en France *Le Monsieur de San-Francisco*, et, tout récemment, *Le Village*, devenait un des collaborateurs de Bourtsév. Cet artiste qui a dépeint, d'une manière si frappante, la misère, l'ignorance, l'aveulissement, l'asservissement du peuple (voyez *Propos Nocturnes*, *Une belle Existence*, *Bouche close*, *Le Village*), qui a cru, jadis, travailler selon son art à la régénération de ce peuple, a reculé lui aussi, âme rude d'apparence, mais sentimentale, et d'ailleurs fidèle aux préjugés de cette « noblesse » à laquelle il se glorifie d'appartenir, — devant la révolution réelle, effective, meurtrière et vivifiante. Il a déserté sa cause. Il compte parmi nos ennemis.

M. Artsybatchev (*la Mort d'Ivan Lande*, *Sanine*, *A la dernière limite*) avait été tolstoïen, puis témoin navré des répressions de 1905 qu'il flétrit (*les Millions*, *la Tâche de sang*), puis individualiste, pour aboutir enfin à un pessimisme plus amer que celui d'un Leopardi ou d'un Hartmann et conclure au suicide. C'était un vaincu dès avant la Révolution. Mais ce vaincu ne s'est pas sali les mains à faire des besognes de réaction. Il s'est tu. L'an dernier, il vivait péniblement à Moscou.

Notre doux et clair Vladimir Korolenko, très vieux, très accablé par des infirmités physiques, dépassé par les événements, ne pouvant admettre l'inhumanité inéluctable de la guerre civile, a fait beaucoup de bien autour de lui, a travaillé jusqu'à son dernier jour, mais n'a jamais voulu quitter le pays de la révolution. Il appartenait, en vérité, à la génération précédente dont ne survit plus que le poète et romancier stoïcien Fedor Sologoub. En 1921, Fedor Sologoub, dont l'art est depuis longtemps classique, nous lut à la *Maison des Littérateurs* de Pétrograd quelques poèmes et quelques chapitres de son dernier roman. Je n'oublierai jamais ce masque glabre de vieux sage, cette voix creuse et lasse scandant des vers où il n'était question que de *subir* et d'*attendre*, — ni que le vieux Fedor Sologoub nous lut ce jour-là, dans une des

capitales de la guerre civile, quelques pages sur la « réconciliation des classes »...

Un seul des grands prosateurs russes contemporains, après bien des hésitations, bien des luttes intérieures, s'est pleinement rallié à la révolution. Ce ne fut pas, certes, sans la critiquer souvent et vertement. Mais ce fut de toute son âme. Dans ses pages sur Lénine, il a mis le meilleur de lui-même. Dans tout ce que je lui ai entendu dire de la révolution et de l'avenir, Gorky (ce pseudonyme veut dire l'*Amer*), souffrant tout de la douleur du temps présent, n'a jamais perdu de vue l'immense signification, « planétaire » pour employer une de ses expressions favorites, de « l'expérience révolutionnaire ». — Comment ne pas remarquer ici que de tous les écrivains que je viens de nommer Gorky est le seul qui soit venu du peuple, non du prolétariat, mais du *lumpen-prolétariat*, c'est-à-dire de ces bas-fonds de déclassés du travail qui se placent dans la hiérarchie capitaliste au-dessous même du prolétariat ?

On ne peut nier que l'esprit de classe (de petite-bourgeoisie) de la plupart des écrivains russes ait été une des causes principales de leur quasi totale incapacité de comprendre la révolution.

Comment expliquer que les poètes l'aient mieux comprise ? C'est là un fait général. La plupart des romanciers ont été blancs. Les poètes, surtout ceux qui ne sont que des poètes, ont été rouges, ou bien ont observé une neutralité, parfois hostile, mais alors distante et passive. Les plus grands poètes russes, en tout cas, sont avec nous. Le roman russe n'a pas encore enregistré la révolution. De 1917 à l'heure actuelle, aucun roman des mœurs de ces années terribles et grandes n'est paru — et l'on n'en connaît même pas de manuscrits. Mais la poésie s'est enrichie de plusieurs œuvres maîtresses.

Il y a tout d'abord les Douze, d'Alexandre Blok, le poème des douze gardes rouges d'un soir de neige de novembre 1917, que « précède invisible et invulnérable, couronné de blanches roses, Jésus-Christ ».

Il y a de notre mystique André Biély les dix pages magnifiques de *Christ est ressuscité*. « Russie, ô mon pays ! Tu es l'Épouse ensoleillée, — vers qui — montent — les regards... Et je vois, — ma — Russie — triomphant du Serpent. » Le Christ divin, pour André Biély, c'est ce cheminot dont il voit la tête trouée surgir dans la leur des phares d'une automobile, cependant que le télégraphe transmet d'un bout du monde à l'autre ces mots : « ...la Troisième Internationale... »

Tout jeune, mais déjà un des premiers lyriques de la terre russe dont il est le fils, Serge Essénine est l'auteur d'*Inonie*, poème dont la forme imite volontairement les prophéties bibliques et qui se termine par cette annonce : « Un nouveau sauveur vient vers le monde. Notre force est notre foi. Notre vérité est en nous ».

Nicolas Kliouev, lui aussi, a chanté la révolution (*Le Chant du Porteur de Soleil*). Kliouev, communiste, est un paysan du Ladoga qui ne vient que rarement à la ville. Il porte les vêtements qu'on porte dans la région depuis trois ou quatre siècles. Il possède à fond et la langue russe, et le slavon, et la langue des sagas de Karélie. Ses images, il les emprunte à ces vieilles légendes nordiques.

Ces quatre poètes — Blok, Biély, Essénine, Kliouev — sont d'inspiration chrétienne ; ils empruntent, pour dire la révolution, le langage de la Bible et de l'Évangile ;

ils sont si profondément pénétrés de sentiment chrétien que la transformation sociale qui, pour eux, plonge ses racines dans l'âme même — rénovée — de l'homme et des foules, leur apparaît à tous comme la résurrection d'un Christ et, aussi, comme un grandiose recommencement de l'épopée chrétienne.

Des autres grands poètes russes, deux, Valère Brussov et Serge Gorodetzky, tous deux célèbres sous l'ancien régime, se sont pleinement ralliés à la révolution. Mais, malgré une production assez abondante et malgré un talent classé, la révolution n'a rien ajouté de remarquable à leur œuvre. On peut en dire autant de Constantin Balmont qui fut, de 1910 à 1915, le « prince des poètes » incontesté de la Russie littéraire et que la presse de l'émigration russe abreuva l'an dernier d'outrages parce qu'il se refusait à se départir vis-à-vis du régime des Soviets d'une neutralité bienveillante. Ehrenbourg, le plus fécond des écrivains russes de Berlin, après avoir raconté en deux plaquettes, où les pièces d'anthologie ne manquent pas, le tragique de la révolution (et aussi « le crucifiement de la patrie » par les bolcheviks) a fini par adopter une attitude semblable.

Ce fut d'ailleurs — souvent, à une réserve près concernant la bienveillance très relative de leur neutralité — celle de la plupart des poètes, connus sous l'ancien régime et demeurés en Russie. Viatcheslav Ivanov, styliste précieux, a continué imperturbablement ses savants travaux d'esthète et de musicien verbal. N. Goumilé (fusillé à Pétrograd en août 1921 avec les accusés du complot Tagantsev) affecta toujours, en dépit de ses opinions bien arrêtées sur le droit des plus forts, l'autorité, la guerre admirable, en présence de la révolution un loyalisme distant. M. Kouzmine, poète raffiné d'une décadence bourgeoise (*Les Chansons d'Alexandrie*) et Anna Akhmatova, qui est peut-être l'auteur des plus beaux vers d'amour que la langue russe contemporaine ait produits, vivent à Pétrograd, enfermés en eux-mêmes, obstinément *inactuels*. Et il serait injuste et vain de leur en demander davantage. Le chant d'une fin de siècle bourgeoise ne peut évidemment comprendre la révolution : louons-le d'avoir assez de détachement des choses d'ici-bas pour n'en être point l'ennemi. Et le cœur d'une amante bat pendant les révolutions comme en d'autres temps.

Une place à part doit être faite à Mayakovski. Futuriste, concevant la technique du poème à peu près comme celle d'une affiche — mais oui ! — déclamant, d'ailleurs très bien, avec la voix, l'allure, le ton, d'un crieur de place publique, Mayakovski en qui la critique reconnaît un riche talent, est l'auteur de la seule œuvre révolutionnaire marquante, entièrement neuve par le fond et la forme, et dégagée de toute inspiration religieuse : « 150.000.000 ». Pour la parfaire, il l'a donnée au public sans la signer. C'est le poème de 150.000.000 de Russes-anonymes qui ont fait la révolution. Le moujik Ivan est l'unique incarnation authentique de ces 150.000.000 d'hommes. En quelques fortes pages d'une véhémence « chanson de geste », Mayakovski montre le duel de Chicago et de Moscou, d'Ivan et de Wilson. Tout y est burlesque, épique, énorme, trivial, puissant. Les « caleçons mêmes de Wilson sont tissés de la plus suave tendresse des poètes... »

Il demeure que la révolution a été comprise des poètes et qu'elle a enrichi la poésie russe. Pourquoi ? La réponse à cette question vient de nous être fournie par André Biély. — Nous vivons, écrit Biély, une épopée. Il faut